

Marija Panić*

Université de Kragujevac, Serbie

LES MIGRATIONS DU CANADA VUES ET VÉCUES PAR UNE ENSEIGNANTE : *CES ENFANTS DE MA VIE* DE GABRIELLE ROY

Résumé

Le Canada moderne est un pays bâti essentiellement sur les migrations. L'afflux de travailleurs a été le plus manifeste durant la révolution industrielle ; cette époque a aussi été marquée par l'exode rural. Cette affluence de population d'origine étrangère, ainsi que les migrations entre les milieux urbain et rural, ont été décrites dans le recueil de nouvelles intitulé *Ces enfants de ma vie* (1977) de Gabrielle Roy, écrivaine canadienne d'expression française comptant parmi les écrivains francophones les plus populaires. En tant qu'enseignante – métier qu'elle a exercé pendant une dizaine d'années – elle a observé l'assimilation d'élèves récemment venus.¹ Elle aussi migrante – obligée de changer de domicile à cause de son poste de travail – elle a vécu et observé soigneusement les mutations sociales dues aux migrations, ainsi que l'assimilation de nouveaux venus issus de pays différents et le mélange de cultures variées comme résultats de ces changements. Notre article se propose d'examiner comment G. Roy représente les migrations qui se sont déroulées à l'époque où elle travaillait comme enseignante. Nous nous intéressons surtout à la représentation du milieu social, ainsi que du monde intime des personnages.

Mots-clés

Gabrielle Roy, migration, intégration, nouvelle, mélanges des cultures, milieu urbain, milieu rural.

* ms.marija.panic@gmail.com

¹ Une photographie de Gabrielle Roy avec les enfants – cette fois du quartier Saint-Henri à Montréal – est disponible sur le site https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/thumb/5/53/Feature._St._Henri_-_Gabrielle_Roy_and_Boys_of_St._Henri_BAnQ_P48S1P11917.jpg/800px-Feature._St._Henri_-_Gabrielle_Roy_and_Boys_of_St._Henri_BAnQ_P48S1P11917.jpg.

Les migrations entre les milieux urbain et rural

Le développement des villes a entraîné de nombreux changements. Dans ce recueil de nouvelles, en tant que lecteurs nous assistons comme témoins à la migration de l'écrivaine – jeune institutrice – entre le village et la ville. Ceci témoigne du statut des enseignants à l'époque, qui devaient changer souvent de poste et de domicile.

Du point de vue du contenu, le livre dont nous traitons se compose de deux parties : celle se déroulant en ville (quatre premiers contes) et celle qui décrit le travail de l'enseignante à la campagne (les deux derniers : « La maison gardée », « De la truite dans l'eau glacée »). Nous commencerons notre analyse par la deuxième partie, puisque le poste au village était chronologiquement la première occupation de G. Roy². Elle travaillait à la campagne pendant la première année de la Grande Dépression.

La vaste campagne canadienne, sauvage, inexplorée, riche en végétation et monde animal, a été l'objet de l'intérêt des journalistes de la première moitié du siècle (quand G. Roy vivait à la campagne) et source d'inspiration des écrivains³, mais aussi des cinéastes⁴ : l'impressionnante campagne canadienne était censée éblouir le public et ils la représentaient, surtout pour le public européen, comme des contrées exotiques. Or, c'est d'un œil réaliste, pour ainsi dire documentaire, que G. Roy peint le village canadien :

L'école où je fus nommée, cette année-là, faisait partie, si l'on veut, du village, quoique attardée tout au bout, séparée même des dernières maisons par un champ assez vaste où paissait une vache. Malgré l'écart, il n'y avait pourtant pas de doute que j'appartenais au village triste avec ses pauvres maisons, la plupart en bois non peint, décrépites avant d'être finies, avec sa petite chapelle que l'on avait construite dans un esprit d'antagonisme contre le village voisin et sa trop riche église, mais par antagonisme également le curé de la riche paroisse n'avait jamais consenti à y mettre les pieds, en sorte que la chapelle croulait peu à peu dans l'oubli.

² « Encore aujourd'hui m'émeut ce sentiment que l'on confie à quelqu'un que l'on ne connaît même pas, à une petite institutrice sans expérience, fraîchement sortie de l'École normale comme c'était mon cas, ce qu'il y a sur la terre de plus neuf, de plus délicat, de plus facile aussi à briser. » (Roy 1977 : 107)

³ Par exemple, Louis Hémon, journaliste par profession ; puis, parmi les écrivains anglophones, se distingue James Oliver Curwood, auteur de nombreux romans d'aventures très populaires.

⁴ Le film *Maria Chapdelaine* (tourné en 1934) de Julien Duvivier, avec Jean Gabin et Madeleine Renaud dans les rôles principaux, a connu un grand succès à son époque et a reçu des prix prestigieux. Ce film représente la vie au Canada français, avec un soin particulier de faire voir aux spectateurs européens la majestueuse campagne canadienne.

Je voyais aussi, des fenêtres de l'école, la gare ennuyeuse comme on les faisait en ce temps-là, les silos à blé, la citerne à eau (...). (Roy 1977 : 105)

Dans cette description qui marque le début de sa vie à la campagne, et la transition de la partie « urbaine » du livre à la partie « rurale », prédomine le réalisme non seulement du point de vue visuel, mais aussi sociologique.

Les représentations de la campagne canadienne chez G. Roy se caractérisent surtout par le fait qu'elles transposent le vu et le vécu des personnages. À titre d'exemple, voyons l'extrait suivant :

Je revins aux enfants, et eux, dès qu'ils me surent de retour, revinrent à moi, gais, confiants, bavards, de vraies petites pies. En dix minutes ils m'en apprirent autant que je leur en avais enseigné pendant des jours.

La vache chez Toutant avait vélé. On avait eu bien de la misère avec elle, le veau venant par les pattes. Jos Labossière avait mené sa truie au verrat. Donc elle aurait des cochonnets dans quelques mois. Madame Toutant par ailleurs avait perdu son bébé. Trois mois après être partie pour la famille.

– Et savez-vous combien c'est gros, mamzelle, un bébé né six mois avant son temps ? Pas gros !

Lucienne me tira alors par la manche et me confia :

– Chez nous, maman a eu son bébé il y a trois mois, un vrai, et il est gros et beau.

Je vis que je n'avais en tout cas rien à leur apprendre sur la naissance, humaine ou animale n'importe, l'une et l'autre leur paraissant presque d'égale importance. (Roy 1977 : 114–115)

C'est donc surtout le côté sociologique qui intéresse G. Roy, c'est-à-dire le milieu social où vivent ses élèves et leurs parents, leurs problèmes et leurs préoccupations, et la manière de laquelle les enfants vivaient et interprétaient la réalité. Dans la nouvelle « La maison gardée » elle fait voir la vie dure dans la campagne, surtout dans les maisons éloignées. Le conte « De la truite dans l'eau glacée » met en relief le contraste entre la vie dans la nature sauvage canadienne et dans une maison aisée, vécue surtout par son élève qui est adolescent. Dans des conditions pareilles, c'est surtout la solidarité qui est importante, par exemple :

Je pris sur moi de lui demander pourquoi elle ne faisait pas appel à Madame Badiou qui paraissait toute disposée à aider.

– A que oui ! me répondit-elle. Une brave femme s'il en est ! Mais elle-même a six enfants dont l'aîné n'a pas encore sept ans. Un bébé tous les ans sans manquer. Et elle, si ses grossesses ne sont pas pénibles, ses accouchements par ailleurs sont interminables. Trois jours la dernière fois encore à hurler.

Tout à coup je n'en pouvais plus moi-même et pleurai avec elle sur la misère féminine. (Roy 1977 : 130)

Ici, nous témoignons de la solidarité et de l'empathie féminine. En fait, dans ce recueil de contes, G. Roy est intéressée par le statut des femmes dans la société.

La lecture de ces contes de G. Roy nous permet de reconstruire les enjeux de la vie d'enseignante⁵, ainsi que le fonctionnement des établissements scolaires, qu'elle représente avec un grand souci du détail :

Ma classe, comme la plupart des écoles de campagne en ce temps-là, était meublée de bancs à deux places, fixés à un long pupitre qui comprenait un encrier à chaque bout de la tablette, une rainure pour les crayons et, à l'intérieur, deux cases séparées. (Roy 1977 : 145)

Nous apprenons que plus d'une moitié de ses élèves allaient à l'école à pied, et ce trajet incluait parfois plus de deux milles ; que sa classe comportait quarante élèves, répartis en huit divisions auxquelles elle enseignait simultanément (Roy 1977 : 106) ; qu'elle avait ici des élèves migrants (108), comme dans la ville ; que ses élèves travaillaient dur à la maison, même très jeunes, pour aider leurs parents, ce qui parfois réduisait le temps qu'ils pouvaient consacrer à l'école ; que, malgré la pauvreté du village, l'école et l'enseignement avaient une place de choix dans le village et que les parents voulaient que leurs élèves obtiennent une meilleure éducation (114) ; que les grands élèves s'absentaient de l'école au mois de septembre, étant donné qu'ils aidaient à la moisson (144) ; que les encyclopédies étaient coûteuses et difficiles à acquérir pour les écoles à cette époque (161).

L'établissement scolaire se distinguait aussi :

Nous sommes arrivés à la petite montée. Nous nous sommes arrêtés. [...] D'ici, l'école paraissait plus importante que je ne l'avais pensé, en hauteur, avec son étage naguère occupé par une deuxième classe au temps d'élèves plus nombreux, et sa peinture usée qui, à distance, faiblement blanche encore, faisait tout de même de l'effet dans l'ensemble terne. Le gracieux clocheton la surmontant lui conférait même un certain raffinement. Il me devint enfin évident que, tout pauvre qu'était le village, il avait misé sur l'école comme sur son bien essentiel. (Roy 1977 : 114)

Migrante à la campagne, Gabrielle Roy a donc vécu une année importante de sa vie dans ce village, en enseignant aux élèves dont quelques-uns étaient eux aussi migrants.

⁵ G. Roy a aussi publié, en 1942, un reportage sur la vie des enseignants, intitulé « Pitié pour les institutrices ! », pour le *Bulletin des Agriculteurs*, dans lequel elle publiait des reportages ayant pour sujet des thèmes économiques et sociaux. (Harvey 1991 : 32)

L'enseignement comptait beaucoup dans ce milieu où l'on s'efforçait d'offrir un meilleur avenir à tous.

Les élèves immigrants

La vie en ville est décrite également sous cette lumière. À la différence du *Bonheur d'occasion*, cet ouvrage n'offre pas de véritables représentations de la vie en ville, mais plutôt le vu et vécu par G. Roy, par ses collègues institutrices et par leurs élèves. Il s'agit du monde des ouvriers migrants, surtout pauvres.

Quoique l'histoire du Canada moderne remonte au XVI^e siècle, à l'époque où ce pays a commencé à se peupler de migrants venus d'Europe, qui ont rejoint les Premières Nations, c'est avec la révolution industrielle et le développement des grandes villes qu'on a pu assister à des migrations plus importantes de l'étranger. De nombreux ouvriers venant du monde entier, avec ou sans leurs familles, se sont installés dans les villes. L'aspect sanitaire de la vie dans les grandes villes n'était pas bon ; la solitude, le chômage ont profondément influencé la population des villes industrielles rapidement développées (Frioux 2008), dont témoigne le roman *Bonheur d'occasion*, chef d'œuvre de Gabrielle Roy paru en 1945. Toutefois, cette période a été essentielle pour le développement du Canada moderne⁶ et surtout pour ses villes (Linteau et Ardebise, 1984).

La première partie du livre est consacrée à la vie de G. Roy quand elle était institutrice en ville. Ses élèves sont issus de familles venues du monde entier⁷ et ce n'est pas seulement avec une grande finesse qu'elle les représente, mais aussi avec une profonde tendresse⁸.

Tout d'abord, dès la première page du livre, nous lisons une description intimiste et réaliste de la rentrée scolaire :

En repensant, comme il m'arrive souvent, ces temps-ci, par mes années de jeune institutrice, dans une école de garçons, en ville, je revis, toujours aussi chargée d'émotion, le matin de la rentrée. J'avais la classe des tout-petits. C'était leur premier pas dans un monde inconnu. À la peur qu'ils en avaient tous plus ou moins, s'ajoutait, chez quelques-uns de mes petits immigrants,

⁶ Le développement urbain du Canada a été représenté dans la littérature québécoise. (Panié 2017)

⁷ En effet, c'est également à la campagne qu'elle avait des élèves migrants, et elle nous apprend qu'il y avait une forme d'exclusion sociale aussi à la campagne, où les familles canadiennes gardaient leur distance par rapport aux élèves venus d'ailleurs. (Roy 1977 : 115)

⁸ « On retrouve dans ces textes une telle compréhension, une si profonde tendresse devant la souffrance humaine que le nom de Tchekhov vient à l'esprit. (...) Comme celle de tous les grands écrivains, la voix de Gabrielle Roy est unique et inimitable » (Beauchemin 1977 : 10). G. Roy a écrit aussi de la littérature d'enfance et de jeunesse.

le désarroi, en y arrivant, de s'entendre parler dans une langue qui leur était étrangère. (Roy 1977 : 21)

En vérité – comme ce livre nous le fait découvrir – les élèves de sa classe étaient d'origines belge, russe, italienne, juive polonaise, ukrainienne... Et leur intégration s'est faite par étapes – comiques ou traumatiques parfois – grâce aux efforts de l'école, mais surtout de leurs familles et de leurs institutrices.

L'effort de l'intégration persistait et les élèves se familiarisaient avec la nouvelle langue. Comme l'explique Y. Beauchemin dans la « Préface », G. Roy a commencé à enseigner en 1929 dans les écoles rurales mixtes à Marchand, puis à Cardinal, au Manitoba et dans la période entre 1930 et 1937 elle a enseigné à l'Institut Provencher de Saint-Boniface, aussi au Manitoba. Conformément à la loi adoptée en 1896, l'enseignement du français était limité dans les écoles à minorité francophone : en 1916, l'apprentissage de la langue française était limité à une heure par jour, en dehors des heures de classe. En fait, bien que ces récits soient écrits en français, il s'agit surtout de l'expérience avec la langue anglaise (Beauchemin 1977 : 15–16).

Les parents de ses élèves pour la plupart ne parlaient pas l'anglais, ou le parlaient très mal. Grâce aux soins de leurs institutrices et aux coutumes, ils ont commencé à aimer la vie scolaire et leurs coutumes de la nouvelle société, et à offrir, à leur tour, leur propre contribution. Par exemple, ils recevaient des cadeaux pour Noël, préparés avec grand soin par leur enseignantes et organisés par la Commission scolaire, et leur offraient des cadeaux variés en retour. En effet, les élèves s'efforçaient beaucoup de surprendre, voire d'impressionner les institutrices (« L'enfant de Noël »). Nikolaï, élève d'origine ukrainienne, chante avec grand talent les chants folkloriques ukrainiens, et éblouit non seulement les élèves et les enseignants de l'école, mais aussi les personnes dans un hospice pour personnes âgées et dans un hôpital psychiatrique ; cette magie est due à sa voix et à son talent, mais aussi au fait que sa musique enchante et détend ses auditeurs, d'autant plus qu'ils ne peuvent pas comprendre les paroles (« L'alouette »).

Ce qui paraît être le destin commun de tous ces élèves est le fait qu'ils habitaient dans les quartiers ouvriers et leurs parents travaillaient dur pour assurer la survie de la famille. À titre d'exemple, le père Demetrioïff était tanneur, la mère de Claire l'élevait seule (son père les ayant quittés), le père de Vincente était rembourreur, le père de Johnny était égoutier en été et chômeur en hiver. C'est aussi à l'espace qu'elle consacre de longues descriptions. D'abord, G. Roy est sensible à la limite entre ville et campagne, changeante dans la période du développement urbain qui se produira rapidement dans les années qui vont suivre : « Un vaste champ à l'abandon me faisait face, bout de ville retourné à la campagne, ou bout de campagne jamais venu en ville, comme on en voit

parfois, réfractaire pendant des années à la cité qui les entoure. » (Roy 1977 : 87–88). Grande amatrice de promenades, elle avait une grande sensibilité pour observer en détail et décrire les quartiers et les maisons que ses élèves habitaient, en leur rendant visite : « La famille vivait à la lisière du dépotoir de la ville où ils avaient trouvé sans peine de quoi se bâtir, de tôle rouillée, de montants de lits et de planches encore bonnes, une cabane assez gentille, surtout l'été, lorsque environnée de fleurs et de poules » (Roy 1977 : 38). Ou, plus tard, dans le récit « L'Alouette » :

Nous sommes descendus du taxi pour continuer jusque chez Nil. [...] On était au début du mai. Il avait plu très fort pendant plusieurs jours et les champs à travers lesquels me conduisait Nil n'étaient que boue avec, de place en place, des touffes basses d'arbrisseaux épineux auxquels s'accrochaient mes vêtements. Je devinais plutôt que je ne voyais cet étrange paysage, car il n'y avait plus de lampes de rue là où nous allions. Ni même à proprement parler de chemin. Tout juste une sorte de vague sentier où la boue tassée formait un fond un peu plus ferme qu'ailleurs. Il serpentait de cabane en cabane dont les fenêtres faiblement éclairées nous guidaient quelque peu. (...) Il est vrai que sous le haut ciel plein d'étoiles, avec ses cabanes le dos à la ville, ce bidonville exerçait un curieux attrait. (Roy 1977 : 71–72)

En lisant ses descriptions, nous pouvons imaginer son vécu et le vécu des personnages, et aussi le développement urbain mirobolant qui allait se produire.

Un quartier urbain était surnommé la « petite Russie ». Il se trouvait au bout de la ville qui grandissait. Ce quartier était peuplé par des immigrants et c'est aussi le sentiment d'exil que Roy voit ici. Comme l'explique l'écrivaine, plus de Polonais et d'Ukrainiens y habitaient que de Russes, qui d'ailleurs n'y étaient jamais nombreux : « Ils devaient donc y être plus seuls encore que d'autres immigrants qui se mettaient au moins à quelques-uns pour partager l'exil » (Roy 1977 : 87). À ce quartier de la ville elle consacre une description détaillée et vivante :

À quel moment exactement, je ne le saurais dire, je sentis que j'étais passée en territoire inconnu, que j'avais traversé une frontière. D'abord les maisons avaient cessé de maintenir entre elles une distance à peu près égale et de se présenter de manière à former une rue. Elles s'éparpillaient n'importe où, n'importe comment, à travers champs, de pauvres maisons à la porte si basse que l'on devait avoir à la franchir tête baissée. Insignifiantes, elles étaient cependant flanquées de tant d'appentis, annexes, bicoques, clapiers et remises, que ces misérables installations constituaient chacune une sorte de petit village où l'on eût cherché à se passer des autres, car, misérables comme ils étaient tous, ils parvenaient, je ne sais comment, à avoir l'air de se tourner le dos. Jamais, dans ma propre ville, je ne m'étais sentie si loin aventurée à l'étranger. Bientôt pourtant je fus détrompée. Ici, c'était moi l'étrangère. Des mains bougeaient

aux fenêtres et, à l'affût derrière les rideaux, des visages me suivaient d'un long regard étonné, parfois hostile. (Roy 1977 : 87)

Le développement urbain entraînait aussi le manque d'infrastructure et des endroits malpropres. Mais G. Roy fait voir aussi les beaux éléments que l'on peut y trouver :

Par bouffées nous arrivait toutefois une odeur fétide qui en gâtait le souffle printanier. Je demandai à Nil d'où elle provenait, et d'abord, tant qu'il y était habitué, je suppose, il ne comprit pas de quelle odeur je parlais. Après coup, il pointa l'index derrière nous vers une longue masse sombre qui barrait l'horizon.

– L'abattoir, dit-il, ça doit être l'abattoir qui pue.

Nous avons maintenant traversé la mare boueuse, et il était dit que j'irais ce soir de surprise en surprise, car l'odeur déplaisante subitement laissa place à celle toute simple et bonne de la terre trempée. Nous approchâmes de chez Nil, et c'était la puissante odeur d'une jacinthe, dans son pot, dehors, près de la porte, qui luttait à force presque égale contre les derniers relents de l'abattoir. (Roy 1977 : 72)

Nous voyons, en fait, un vrai panorama démographique du Canada urbain de cette époque : les quartiers des ouvriers, les familles de chômeurs etc. G. Roy représente aussi sa propre histoire et son vécu : « Nous étions seules, ma mère, ma sœur et moi. La mort nous avait pris beaucoup des nôtres, et la vie, éparpillé les autres à tous les vents » (Roy 1977 : 48). La représentation de sa vie et de la vie de ses élèves est ainsi revêtue d'une aura de sincérité et d'intimisme que G. Roy transmet avec facilité et de manière gracieuse.

Migrations et intégration

Parmi tant de migrations – celles entre la ville et le village, celles de pays étrangers – c'est surtout l'idée de l'intégration qui prévaut et c'est ce qui rend si tendre et unique. En fait, les grandes différences du début du livre sont amoindries et, sans oublier leurs origines, les élèves issus du monde entier développent une identité nouvelle. Sans être postmoderne avant la lettre, Gabrielle Roy a réussi à représenter, avec nombre de détails et surtout une grande délicatesse, un système où tous les éléments jouent un rôle également important et dans lequel chacun garde sa propre identité mais aussi construit une entité nouvelle à plusieurs éléments, en cultivant un jeu de significations sans fin.

BIBLIOGRAPHIE

- Beauchemin, Yves. « Préface ». In Roy, Gabrielle. *Ces enfants de ma vie*. Paris : Éditions de Fallois, 1977, 9–17.
- Frioux, Stéphane. « Aux origines de la ville durable : améliorer l’environnement urbain en France, fin XIXe – milieu XXe siècles ». *Annales des Mines – Responsabilité et environnement*. 4 (2008) : 60–67.
- Harvey, Carol J. « Gabrielle Roy, institutrice : reportage et texte narratif ». *Cahiers franco-canadiens de l’Ouest*. 3.1 (printemps 1991) : 31–42. Disponible sur : <https://ustboniface.ca/presses/file/documents---cahier-vol-3-no-1/31harvey.pdf> (15/11/2019).
- Linteau, Paul André et Alain F. J. Artebise. *L’évolution de l’urbanisation au Canada : une analyse des perspectives et des interprétations*. Winnipeg : The Institute of Urban Studies, 1984.
- Panić, Marija. « La ville dans la littérature québécoise : un aperçu ». *Годишњак Филозофског факултета у Новом Саду*. XLI.3 (2017), 435–450.
- Roy, Gabrielle. *Ces enfants de ma vie*. Paris : Éditions de Fallois, 1977.